

La « Vie de Louis-Antoine Luder
prévôt du Grand Saint-Bernard (1775-1803) »
écrite
par son contemporain le chanoine Jean-Joseph Ballet
et publiée par
André DONNET

Introduction

Dans les documents de famille que M. le D^r Louis Luder conserve à Sembrancher, se trouve le manuscrit autographe d'une petite biographie de Louis-Antoine Luder, prévôt du Grand St-Bernard de 1775 à 1803. Cette biographie, écrite par le chanoine Ballet, curé de Sembrancher, est intitulée : *Vie de très illustre et révérendissime Louis-Antoine Luder, second prévôt crossé et mitré de la congrégation hospitalière du Grand Saint-Bernard*. Elle est datée et signée du 11 décembre 1806¹.

Sur l'auteur de ce texte, on ne sait pas grand-chose. On est seulement en mesure, pour l'instant, de dresser sommairement son *curriculum vitae*.

Jean-Joseph Ballet, fils de Joseph, marchand, et de Jeanne-Marie Bastian, est né à Liddes en 1738. Il entre comme novice, en 1756, à l'hospice du Grand Saint-Bernard. L'année suivante, âgé de 19 ans, il prononce sa profession de chanoine régulier. En 1760, alors qu'il n'est encore que sous-diacre, il est élu maître des novices. De 1761 à 1768, il enseigne à l'hospice la philosophie et la théologie. En 1769, il est nommé chapelain de St-Jacques, à Orsières, où il semble demeurer sept ans. En 1775, l'année de l'élection de Luder à la prévôté, Ballet devient cellérier, c'est-à-dire procureur, et doit par conséquent résider à Martigny. Trois ans plus tard, en 1778, il est nommé curé de Sembrancher ; il assume cette charge pendant 35 ans, jusqu'à sa mort en 1813.

¹ Cahier (17,5 × 22 cm) de 12 fol. dont 9 sont écrits. Sur la page de garde, le titre suivant est d'une autre main : *Vie du R^{me} prévôt Louis-Antoine Luder écrite par son contemporain, M. le Rd curé Jean-Joseph Ballet, le 11 décembre 1806*.

Durant son séjour à l'hospice, Ballet a collaboré avec Murith et Jean-Jérôme Darbellay à l'installation du médaillier qui constitue encore aujourd'hui une des principales attractions du musée. On connaît deux autres circonstances de la vie de l'auteur : en 1768, il est envoyé, avec son confrère Murith, en mission à Lucerne auprès du nonce ; en 1783, il est désigné, avec Murith encore, pour se rendre à Turin en vue de récupérer les documents de l'hospice transférés, lors de la séparation de 1752, dans les archives de l'ordre mauricien. En outre, un *Recueil pour servir à l'histoire des constitutions...*, manuscrit compilé par Ballet², témoigne de sa sollicitude pour la stricte observance.

Ballet a enfin rédigé la notice biographique du prévôt Luder que nous publions ci-après.

* * *

Le manuscrit autographe que conserve M. le D^r Luder est donc daté du 11 décembre 1806 et signé par l'auteur. C'est, comme nous le verrons, une expédition destinée à la famille du prévôt défunt.

Mais il existe encore, de ce texte, une autre expédition autographe³, légèrement antérieure à la précédente, elle est datée du 11 septembre 1806, et signée simplement « le curé de Sembrancher ». Non seulement cet exemplaire est mutilé, mais le texte qu'il porte est aussi moins circonstancié que celui du D^r Luder. Le chanoine E.-P. Duc a publié presque intégralement cette version⁴.

Enfin, en 1837, le chanoine Eugène Maret (1805-1839), alors maître des novices au Grand Saint-Bernard, fit, de sa main, une transcription de cette vie sur le manuscrit de Sembrancher que lui avait prêté M^{me} Luder-Delasoie, nièce du prévôt⁵.

* * *

² Nous avons tiré ces renseignements biographiques de E.-P. Duc, *La Maison du Grand Saint-Bernard et ses très révérends prévôts*, Aoste, 1898, p. 263, note 1 ; Tamini et Delèze, *Nouvel essai de Vallesia christiana*, St-Maurice, 1940, p. 415 ; L. Quaglia, *La Maison du Grand Saint-Bernard des origines aux temps actuels*, Aoste, 1955, pp. 497, 524, 527, 533 note 11, 621 ; P.-G. Tissières, *Notice sur le chanoine Murith*, dans *Bulletin de la Murithienne*, fasc. 29/30 (1900-1901), p. 159 ; et aussi du manuscrit autographe de Ballet conservé aux archives de l'hospice et intitulé : *Recueil pour servir à l'histoire des constitutions des chanoines réguliers du Grand Saint-Bernard sur les Alpes pennines en Valais*, un cahier (18,5 × 25 cm) de 50 p. Voir également A. Donnet, *Note sur les archives de l'hospice du Grand Saint-Bernard*, dans *Mélanges Paul-E. Martin*, Genève, 1961, p. 219. — M. le chne M. Lonfat, curé de Liddes, a eu l'obligeance de transcrire à notre intention une notice tirée des registres de sa paroisse.

³ Grand Saint-Bernard, archives de l'hospice : cahier (17,5 × 22,5 cm) de 10 fol., dont 8 sont écrits et dont le 5^e fol. a été arraché. La page de garde porte le titre suivant : *Vie de Mons. le prévôt Luder, écrite par M. le chne J. Ballet, curé de Sembrancher, 1806*.

⁴ E.-P. Duc, *La Maison...*, pp. 263-274.

⁵ Grand Saint-Bernard, archives de l'hospice : *Vie de Monsieur le très révérend prévôt Luder, écrite par Monsieur le chanoine Ballet, curé de Sembrancher*, un cahier (30 × 15,5 cm) de 12 fol. dont 9 écrits, « copié par Mr Maret, CR, le 9 juin 1837, au Grand Saint-Bernard ».

On peut diviser la notice de Ballet en trois parties.

La première rapporte le *curriculum* de Luder jusqu'à son accession à la prévôté. A la suite de quelques précisions sur les ascendants de Luder, en particulier sur ses parents, Ballet retrace brièvement les débuts de sa carrière : ses études en Entremont, à Aoste, à Sion, à l'hospice, à Fribourg. Puis il évoque les qualités dont a fait preuve le jeune religieux appelé à 27 ans à l'importante charge de prieur claustral.

La seconde partie s'étend plus longuement sur les circonstances de sa prévôté qui a duré près de trois décennies : son élection à l'âge de 32 ans, sa bénédiction par l'évêque Ambuel, et surtout quelques exemples qui montrent la prudence avec laquelle Luder a gouverné la congrégation, sauvegardant ses droits, réalisant à l'hospice des améliorations depuis longtemps souhaitées, veillant à la bonne administration des paroisses confiées aux religieux. Au cours de son exposé, Ballet livre quelques aperçus sur la santé du prévôt et sur son caractère. Enfin, il raconte sa fin édifiante, à 60 ans, marquée par des témoignages de vénération de la part de la population de Martigny.

Dans la troisième et dernière partie, l'auteur montre que le règne de Luder a été l'un des plus heureux qu'aient vécus les prévôts du Saint-Bernard : jamais l'hospice n'a été plus aisé matériellement ; Luder y a apporté de grandes améliorations ; la congrégation est alors « une ruche peuplée d'abeilles actives et économes », et Ballet saisit l'occasion de prononcer l'éloge de quelques confrères, non sans faire un retour en arrière, à juste titre, sur le temps du prévôt Thévenot qui « doit être immortel dans sa congrégation ».

L'auteur rappelle succinctement les qualités éminentes de Luder : sa charité, son affection pour les religieux, la régularité de sa conduite, sa piété, l'ordre avec lequel il tenait ses affaires, sa profonde humilité, sa discrétion, ses talents d'orateur et d'épistolier, etc.

En terminant, Ballet souhaite qu'un hagiographe, un émule de Marsollier par exemple, reprenne « les matériaux » qu'il vient de réunir et écrive, « pour la consolation et l'édification des religieux », une biographie du prévôt Luder qui demeure « un monument domestique de sainteté ».

En attendant, cette « vie » qu'il a rédigée trois ans après la mort de Luder, Ballet l'offre en hommage aux neveux du prévôt, Jacques-François-Joseph Luder et sa femme, dont les descendants ont pieusement conservé le manuscrit.

* * *

L'auteur n'a, semble-t-il, pas d'autre souci que de rendre témoignage à son contemporain, à son confrère, à son supérieur. Mais ce témoignage ne sera pas connu seulement de la famille temporelle du prévôt ; il le sera aussi de la famille spirituelle dont il a été le père. Nous ignorons l'usage qu'a trouvé à l'hospice la première expédition. Cependant, nous savons de bonne source que le chanoine Eugène Maret s'est efforcé de faire connaître la vie de Luder rédigée par J.-J. Ballet. En effet, quand, en 1836, il restitue à M^{me} Luder-Delasoie le manuscrit qu'elle lui a prêté, Maret écrit :

« Je viens de transcrire cette vie, j'espère qu'elle servira à mon édification et à celle de bien des religieux de notre maison. Pendant que j'aurai la direction des novices, je m'imposerai comme un devoir de la leur faire lire. Trop ignorant pour leur donner des préceptes de perfection et trop peu vertueux pour les y conduire par mes exemples, je leur présenterai ce modèle »⁶.

* * *

Comme Duc a publié, non sans coupures, un texte déjà incomplet, que sa transcription comporte de grossières erreurs de lecture, en particulier dans les noms propres valaisans, il nous a paru opportun d'éditer la notice de Ballet d'après le manuscrit autographe de Sembrancher. A cet effet, nous avons adopté une orthographe et une ponctuation modernes et, dans les notes, autant que possible, précisé les événements et identifié les personnages. Nous avons reproduit en notes les quelques adjonctions de la première expédition qui facilitent la compréhension du texte.

Bien que le chanoine L. Quaglia, dans la notice qu'il a consacrée au prévôt Luder⁷, ait fait un large usage du texte de Ballet publié par Duc, son édition intégrale permettra de pénétrer plus intimément dans la connaissance de cette personnalité remarquable à plus d'un égard et pourra peut-être, comme le souhaitait son auteur, lui susciter un jour un biographe digne de lui.

A. D.

⁶ Du Grand Saint-Bernard, le 10 juin 1837, autographe. — Propriété de M. le Dr L. Luder, à Sembrancher.

⁷ L. Quaglia, *La Maison...*, pp. 482-484.

Vie de très illustre et révérendissime Louis-Antoine Luder, second prévôt crossé et mitré de la congrégation hospitalière du Grand Saint-Bernard

Louis-Antoine [est] né le vingt-septième février mil sept cent quarante-trois, de discret Etienne-François Luder, bourgeois de Sembrancher, et de Marie-Ursule Addy, sœur de Pierre-Antoine, du Borgeal d'Orsières.

Etienne-François, fils de Pierre, fils de Louis et de Françoise, né le 21 septembre 1677, marié le 7^e juin 1700 avec Marie-Barbe, fille de feu discret Antoine Voutaz, était un homme d'un caractère ferme, sévère envers ses enfants, religieux observateur de sa religion ; avec les éléments de la grammaire, la connaissance du statut et des franchises, il fut en état de donner des conseils, de faire le procureur et même l'avocat en Entremont ; après avoir été marié pour la troisième fois, il mourut en bon chrétien le 25 mars 1765.

Marie-Ursule, son épouse, plus recommandable par sa piété et sa sagesse que par l'agrément d'une figure relevée d'un brillant coloris, mourut au grand regret de quatre enfants qu'elle laissait, Pierre-François-Bruno, Marie-Ursule, Pétronille et Louis-Antoine, dans les sentiments qu'elle avait professés durant sa trop courte vie, le 25 novembre 1746¹.

Louis-Antoine hérita du caractère de son père et de la vertu de sa mère. Dès sa tendre jeunesse, on remarque en lui des talents peu communs, et quoique son frère aîné Pierre-François-Bruno fût aux études², le père ne crut pas devoir négliger les heureuses dispositions de Louis-Antoine. Après avoir pris les éléments sous différents régents en Entremont, il fut envoyé à la Cité d'Aoste sous les révérends pères barnabites dont le collège³ jouissait d'une grande réputation dans nos quartiers. Après la troisième, il passa à Sion pour faire son Humanité et sa Rhétorique⁴. Il se distingua dans l'un comme dans l'autre collège par ses progrès et la régularité de sa conduite.

Réfléchi au-dessus de son âge, malgré l'avis opposé de son père, il suivit la vocation qui l'appelait à être religieux de la maison hospitalière du Grand Saint-Bernard. Il se présenta au chapitre 1760 avec son contem-

¹ Voir en Annexe, pp. 169-170, la parenté du prévôt Luder.

² Il sera notaire en 1765. Voir *Armorial valaisan*, Zurich, 1946, art. Luder, p. 155, qui retrace succinctement la suite de sa carrière.

³ Les barnabites ou clercs réguliers de la congrégation de St-Paul succèdent en 1748 aux chanoines de Notre-Sauveur qui assument l'enseignement au collège St-Bénin. Ils ouvrent en même temps un pensionnat qui, faute de bâtiments suffisants à cet effet, est fermé vers 1758 (J.-A. Duc, *Histoire de l'Eglise d'Aoste*, t. VIII, Châtel-St-Denis, 1913, pp. 310-317).

⁴ Chez les jésuites qui tiennent alors le collège municipal (G. Zimmermann, *Essai sur l'histoire du collège de Sion*, Sion, 1914, 163 p.).

porain et compagnon indivisible, M. Laurent-Joseph Murith, qui ne fut pas moins regretté de son père⁵. Les services que l'un et l'autre ont rendus à la congrégation hospitalière feront à juste titre regarder leur réception comme une bénédiction du ciel. Ils passèrent l'un et l'autre leur noviciat avec une ponctualité dans leurs devoirs et une édification qui démontrèrent que ni la chair ni le sang n'avaient fait leur vocation.

Après la profession⁶, ils furent appliqués suivant l'usage à l'étude de la philosophie et de la théologie. Une mémoire facile et fidèle, un jugement profond rendaient tout aisé à Louis-Antoine, mais cette facilité était compensée dans Laurent-Joseph par un grand nombre de talents ; il n'était rien dont il ne fût capable.

Comme l'on regrettait qu'aucun de la maison n'eût fait des études en droit, on décida en chapitre qu'on enverrait à Fribourg M. Louis-Antoine pour faire un cours de droit et pour se perfectionner en théologie qu'il n'avait qu'ébauchée. Il fut donc deux ans à Fribourg où il se concilia l'estime de ses supérieurs, l'amitié de ses condisciples, mais son émulation dans un grand collège l'appliqua si fort qu'il en revint la santé altérée⁷.

L'année suivante⁸, comme pour lui donner l'occasion de revoir ses bienfaiteurs, ses amis, ses connaissances, il fut député collecteur au canton de Fribourg⁹.

L'an 1770, il fut élu prieur claustral. La régularité dont il avait toujours été rigide observateur fut la vertu qu'il prêcha par exemple et par leçon dans de fréquents chapitres quotidiens, où il donnait des discours si bien assaisonnés aux individus de sa communauté que chacun pouvait s'y voir comme dans un miroir, apprendre ce qu'il avait à acquérir et ce qu'il avait à réformer ; on était d'autant plus étonné de voir son portrait qu'il ne paraissait ni observer ni s'informer. Chargé de l'éducation des jeunes profès, il leur donna les matières dont il était rempli d'une manière si précise et si claire, que ceux mêmes qui n'auraient eu que de médiocres talents, pouvaient acquérir les connaissances nécessaires¹⁰, mais par malheur ses yeux se fatiguant de l'application ne lui permirent pas de continuer.

⁵ Laurent-Joseph Murith (1742-1816) était également né à Sembrancher, fils du maître tanneur Joseph (1712-1791), venu de Gruyère en 1731 avec son père Michel, et d'Anne-Marie Castella († 1750) (Sion, Arch. cant., généalogies manuscrites établies par le chanoine A. Pellouchoud, fasc. 13) ; chanoine du Grand Saint-Bernard en 1760, prieur en 1775, curé de Liddes en 1778, prieur-doyen de Martigny de 1792 à sa mort ; naturaliste distingué. Voir *Armorial*, art. *Murith*, p. 179. — Luder et Murith entrent ensemble au Saint-Bernard le 14 septembre 1760. Voir L. Quaglia, *op. cit.*, p. 482, note 8.

⁶ Prononcée le 22 septembre 1761. — L. Quaglia, *op. cit.*, p. 482, note 8.

⁷ Luder, qui reçoit le sous-diaconat en 1765, séjourne en 1766 et 1767 à Fribourg (L. Quaglia, *ibidem*), où il suit les cours de l'Ecole de Droit ouverte en 1762 et, au collège St-Michel, les cours de théologie. En 1767, il reçoit le diaconat et la prêtrise (L. Quaglia, *ibidem*).

⁸ C'est-à-dire en 1768.

⁹ Il est chargé de faire la quête en faveur de l'hospice. Les quêtes se continuent alors « chaque année dans le Valais, Vaud, Fribourg et Berne ». Murith lui-même, encore étudiant, quête en Valais en 1762 et en Suisse allemande en 1764. — L. Quaglia, *op. cit.*, p. 511.

¹⁰ La première expédition porte après « nécessaires » une autre fin de phrase : « comme en effet ses élèves furent bientôt capables des différents ministères auxquels ils furent destinés ».

Comme dès son entrée en religion il avait observé en silence quelques abus, quelques indulgences déplacées, il s'attacha à établir une rigoureuse désappropriation, ne souffrant rien aux religieux contre le vœu de pauvreté, ne leur accordant que vingt baches pour quinze jours de récréation. C'est en effet l'observance de ce vœu qui a mis la maison en même de se passer des biens qu'on avait delà les monts¹¹, qui a adouci l'état des religieux, qui a fourni pour recevoir plus gracieusement les passagers et procuré des moyens pour faire les réparations qu'on avait vainement sollicitées depuis 1700, comme l'éloignement des lieux communs, un cloître séparé pour les religieux et bien d'autres réparations¹², entre autres la maison neuve qu'un embrasement de toute la maison, dont on n'a été préservé que par miracle et par la présence accidentelle du R. père cordelier Charlot¹³, aussi pieux que savant religieux de la Cité, dont le secours et les conseils semblent avoir été amenés par la Providence, dans les vives alarmes où l'on se trouva au mois de mars¹⁴, a nécessitées. Il pouvait d'autant mieux opérer le bien et plus facilement que ses talents et sa régularité lui méritaient l'estime et le respect de ses religieux.

Une circonstance servit beaucoup à augmenter sa réputation en val d'Aoste. Un vieux militaire nommé Jean-Pierre Vuorache¹⁵ ayant vendu le reste de son patrimoine à Liddes, se retirait en Piémont pour jouir de sa pension d'invalides, lorsque la maladie de mort l'arrêta à Saint-Bernard où il laissa ce qu'il emportait pour en faire du bien aux pauvres. M. le prieur en fit acheter des bas et des souliers¹⁶ pour être distribués aux nécessiteux. Ainsi la réputation d'aumônier généreux se joignit à la réputation déjà acquise de grande régularité.

* * *

Il était prieur lors du décès du révérendissime prévôt M. Claude-Philippe Thévenot, qui arriva à la fin du mois d'août 1775, comme l'on était en chapitre¹⁷. Le voilà donc administrateur général, chargé de la repourvue.

¹¹ Lors de la « Séparation », en 1752, le pape Benoît XIV, en sécularisant les bénéfices situés dans les Etats sardes, avait privé l'hospice de tous ses revenus au-delà des Alpes.

¹² L'auteur donne plus loin, p. 165, le détail des réparations effectuées sous la prévôté de Luder.

¹³ Le dictionnaire de E.-P. Duc (*Le clergé d'Aoste au XVIII^e siècle*, Turin, 1881, 242 p.) ne connaît pas de P. Charlot. Il s'agit du père Joseph-Louis Excharlod, né à La Salle en 1730, mineur conventuel à Aoste, prêtre en 1754, docteur en théologie, régent en 1774 (*ibidem*, p. 59, et E.-P. Duc, *La Maison...*, p. 261, note 1).

¹⁴ Il s'agit de l'incendie qui éclata à midi le 30 mars 1775 dans la cuisine et faillit consumer tout l'hospice. Voir L. Quaglia, *op. cit.*, pp. 504-505 ; E.-P. Duc, *La Maison...*, pp. 261-262.

¹⁵ Ou Vorache. J.-P. Vorache était né à Liddes en 1706. — Obligeante communication de M. le chanoine M. Lonfat, curé de Liddes, d'après les registres de paroisse.

¹⁶ La première expédition précise : « à la Cité » (d'Aoste).

¹⁷ Claude-Philibert Thévenot, né en 1715 à Fresnes-sur-Apance (Haute-Marne), prévôt de 1758 à 1775. Il mourut à Martigny le 30 août 1775 (L. Quaglia, *op. cit.*, pp. 479-482). L'auteur reviendra plus loin, p. 165, sur ce prévôt pour en faire l'éloge.

Il convoqua le chapitre pour le 26 du mois de septembre. M. son frère Pierre-François-Bruno, curial d'Entremont, fut prié d'être secrétaire. Deux charpentiers qui travaillaient au Saint-Bernard furent pris pour témoins, quoiqu'il y eût deux notaires dont l'un de Saint-Maurice appelé pour favoriser un parti, mais le mauvais accueil que les autres lui faisaient l'engagea à se retirer avant la fin du chapitre¹⁸.

Rien n'était plus juste que ses élèves convaincus de son mérite lui donnassent leurs suffrages, mais plusieurs autres craignaient qu'il ne tentât des réformes, dont on venait de voir les funestes effets dans la division des esprits sur tout. Après nombre de scrutins, ceux-ci se joignirent aux premiers, espérant que par le conseil des anciens on le dissuaderait d'entreprendre des innovations périlleuses¹⁹. En effet, durant son règne de vingt-huit ans, on n'a importuné la sacrée nonciature que pour un point de discipline, dont il s'est beaucoup relâché lui-même voyant les difficultés qu'il y avait à l'observer littéralement.

L'élection faite, on en envoya l'acte à Rome par la voie de M. de Chaignon, résident de France auprès de la République²⁰. On eut soin d'y faire insérer le mot d'exemption que M^{gr} Ambuel²¹ ne passa qu'après les informations de M. Murith, devenu prieur claustral, et le privilège de crosse et de mitre²². La confirmation arrivée de Rome comme l'on la désirait, Sa Grandeur François-Frédéric Ambuel fut prié d'assigner le temps qui lui plairait pour la bénédiction ; il assigna le dimanche de Quasimodo ([14 avril] 1776), à huit heures du matin. Il fut assisté par leurs illustres révérences M. Melchior Zen Ruffinen, grand doyen (ensuite évêque), et M. le grand sacristain Summermatter²³. La cérémonie dura trois heures, après laquelle Sa Grandeur donna à dîner à toute la compagnie ; il témoigna une joie et une

¹⁸ Dans son *Recueil pour servir à l'histoire des constitutions* (p. 50), J.-J. Ballet précise davantage : « On avait prié pour secrétaire M. Bruno Luder, banneret des élus et frère de M. le prieur claustral. On prit pour témoins deux menuisiers qui travaillaient à la maison, Simon Frossard et Maurice Lattion, de Liddes, quoiqu'il se trouvât deux notaires Maurice Emonet et le fiscal Dépraz qui était venu pour intrigue, mais on fit si peu attention à celui-ci qu'il délogea avant la clôture du chapitre, allant semer dans le public ce que lui avaient appris des capitulants, ses amis, qui n'ont jamais été beaucoup jaloux du secret du chapitre. »

Dans la première expédition, une autre main a ajouté entre les lignes la mention d'un second secrétaire : « et son beau-frère Etienne Bastian, notaire et guidonnier de Liddes ».

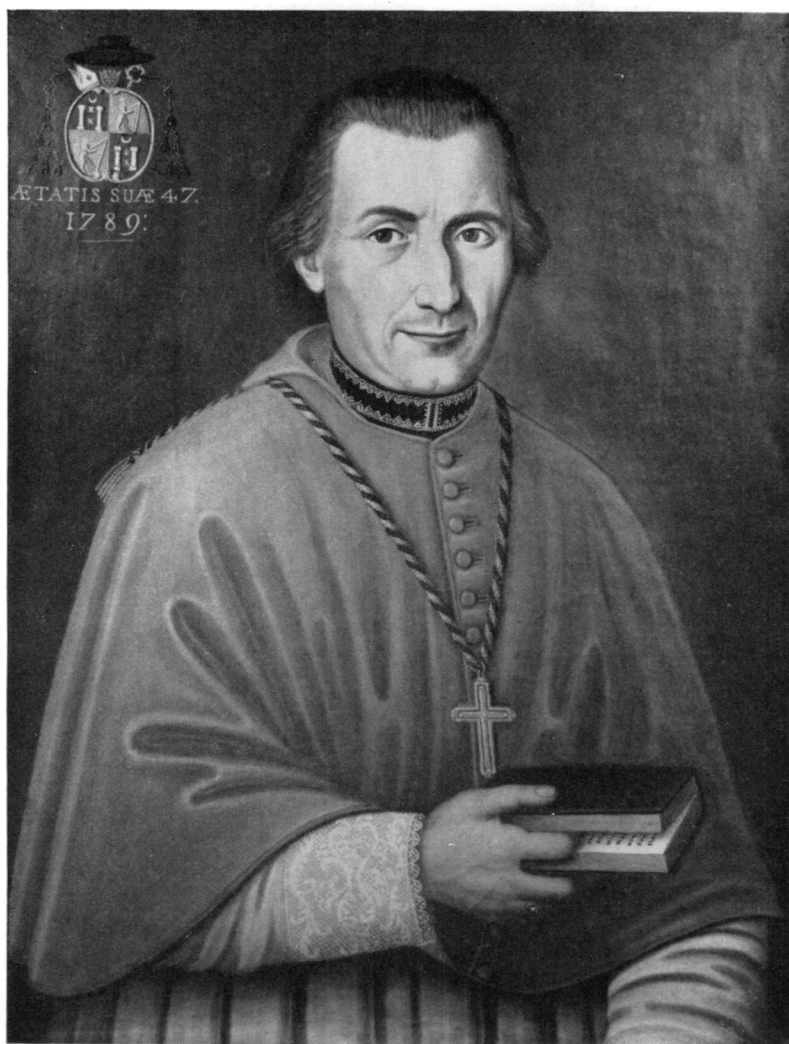
¹⁹ Deux clans se trouvaient en présence. Le second avait pour candidat l'ancien prieur claustral Jean-Jérôme Darbellay, déjà compétiteur de Thévenot en 1758. — L'exposé de Ballet prête quelque peu à confusion ; en réalité, les jeunes religieux, connaissant le souci de Luder à l'égard de la stricte observance des constitutions, redoutaient de lui confier la prévôté et soutenaient Darbellay. « Dans les quatre sessions qui se tinrent le 26 et le 27 septembre, il y eut 15 tours de scrutin sans que l'on arrivât à une majorité ». Finalement, le 28, Luder obtint 16 voix sur 25 et fut élu contre Darbellay (7 voix) (L. Quaglia, *op. cit.*, p. 482).

²⁰ Pierre de Chaignon (1703-1787), résident de France en Valais de 1744 à sa mort, établi à St-Maurice dès 1763 (*Armorial*, art. Chaignon, pp. 53-54).

²¹ François-Frédéric Ambuel, évêque de Sion de 1760 à 1780.

²² Obtenu par le prévôt Thévenot en 1762. Voir plus loin, p. 166.

²³ François-Melchior Zen Ruffinen (1729-1790), grand doyen en 1774, évêque de Sion en 1780 ; François-Joseph Summermatter (1702-1785), grand sacristain en 1761. — *Armorial*, pp. 299 et 252.



Louis-Antoine Luder
prévôt du Grand-Saint-Bernard (1775-1803)
(Portrait par un anonyme, 1789. — Hospice du Grand-Saint-Bernard)

satisfaction extraordinaires, comptant pour le plus beau jour de sa vie celui auquel il avait béni M. Luder, prévôt crossé et mitré de Saint-Bernard. C'était la première fois que cela arrivait, M. le prévôt Thévenot n'ayant obtenu ce privilège qu'après sa bénédiction. Le 26 juillet suivant, M. le prévôt prit son possessoire de Saint-Bernard ; Monseigneur avait député pour le lui donner M. le chantre Imseng et M. le chanoine François-Ignace de Courten, son neveu²⁴.

M. le prévôt s'étant rendu au Saint-Bernard quelques jours avant l'Assomption célébra pontificalement ce jour, pour la première fois pour lui et pour l'église de Saint-Bernard, car M. le prévôt Thévenot n'y pontifia jamais, n'ayant accordé qu'une fois cet honneur à l'église des RR. PP. capucins du couvent de Saint-Maurice²⁵.

Il prit les rênes du gouvernement avec l'énergie de son caractère et sa propension pour une maison qu'il venait d'épouser pour la seconde fois. Il fit ses visites aux chefs de l'Etat, leur recommanda les intérêts de la maison ; il en fit de même aux personnes distinguées dont il crut devoir ménager la protection.

Dans ces entrefaites, une commune sollicitait auprès de l'Etat comme droit ce qui n'a jamais été qu'une pure aumône établie dans les constitutions, au temps que la maison jouissait de quarante mille écus de rente, vers le milieu du XV^e siècle, dont les voituriers de delà les monts se sont désistés depuis longtemps quoiqu'ils pussent former la même prétention. Dans cette affaire, M. le prévôt, qui au sortir de l'adolescence avait vécu dans le cloître sans connaître la marche des affaires dans le monde, commença à la connaître, sans vouloir jamais consentir à l'usage de ces moyens que la justice réprouve ; il eût mieux aimé céder les droits de la maison que de les acheter de nouveau à prix d'argent, au grand danger des âmes vénales. Des murmures et des plaintes dont le pays était l'écho lui furent portés ; il concerta avec les supérieurs pour fermer tout recours. Il donna une autre place à celui qui en était le sujet et l'y retint malgré les plus puissantes intrigues. Par ce coup, il vengea son devancier, affermit son gouvernement et fit connaître que les recommandations étrangères n'entraveraient jamais son administration²⁶.

Cependant une maladie de nerfs altérait sa santé ; il renonça à l'usage du vin, se réduisit à l'usage des aliments les plus communs, la pomme de terre, la polenta, prêchant à ses religieux la salubrité de ces nourritures.

La frayeur qu'avait occasionnée le feu qui avait pris à la cheminée au temps qu'il était prieur²⁷ le détermina à proposer au chapitre l'édifica-

²⁴ Peter-Joseph Imseng (1725-1798), chantre 1774-1780 (*Armorial*, p. 130). — François-Ignace de Courten (1737-1779), chanoine de Sion sans entrer au chapitre (*Blätter aus der Walliser Geschichte*, t. I, 1895, p. 465).

²⁵ Selon L. Quaglia (*op. cit.*, p. 480, note 5), Thévenot ne fit usage des pontificaux que deux fois : « A Sembrancher, pour réconcilier le cimetière, et chez les pères capucins à l'occasion de la canonisation de Joseph de Cupertino. »

²⁶ S'agit-il du droit de souste et d'échute que le roi de Sardaigne et l'Etat du Valais, conjointement, se proposaient de supprimer en 1778-1779, en dépit des représentations des communes intéressées du Bas-Valais : St-Maurice, Martigny, Entremont et Bourg-Saint-Pierre ? — Nos recherches n'ont pas abouti. Quoi qu'il en soit, on peut subodorer là-dessous une nouvelle intrigue du chanoine Jérôme Darbellay.

²⁷ Voir plus haut, p. 159, note 14.

tion d'un petit asile à la Faverge²⁸, qui fût à l'abri de l'incendie ; il se chargea de la direction de l'ouvrage ; il en eut l'honneur. Cependant cette nouvelle maison ainsi que l'ancienne porteraient à juste titre l'inscription :

Aedes a Deo datae

puisque c'est la bienfaisance qui a donné les moyens de les construire.

Depuis quelque temps on avait l'air de vouloir s'emparer de notre grange du Bourg [-Saint-Pierre], en faveur du prieuré. Le procureur veut empêcher la marche ; un procès s'engage ; on plaide à la visite de M^{gr} François-Melchior ([Zen Ruffinen] 1786) ; extrêmement prévenu, il accorde tout aux adversaires dont l'avocat criait par tout le pays que les religieux de Saint-Bernard étaient des chicaneurs. On appela de cette sentence, et Sa Grandeur Zen Ruffinen étant mort, l'appel se poursuivit sous le Rme Joseph-Antoine Blatter²⁹ qui nomma douze assesseurs, partie ecclésiastiques, partie laïcs. Ici, M. le prévôt eut besoin du courage de M. Murith qui, ayant levé le plan de la grange en carton, accompagna M. le procureur Terrettaz à la sentence. On n'eut besoin, après le plaidoyer de M. le chanoine de Courten³⁰, depuis curé de Viège, qu'à étaler ce plan sur la table pour convaincre pleinement tous les assesseurs qui, à l'unanimité, adjugèrent la grange à la maison et condamnèrent la partie à tous frais et dépens. Il ne fallait pas moins que cette démonstration pour détruire les calomnies de l'avocat adversaire.

1792. M. Pierre-Maurice Guisolan³¹, prieur de Martigny, mourut d'apoplexie au mois de février. Les révolutionnaires (car l'esprit de révolution avait pris en quelques têtes à Martigny³² avant que celle de France éclatât) demandaient pour lui succéder M. Etienne-François Claivaz³³, prieur claustral, qui avait été vicaire, neveu de M. le prévôt, excellent religieux, qui eut l'humilité et la force de se refuser aux sollicitations de son cher oncle, appuyé de l'avis de son oncle le châtelain qui, en cette occasion, n'était pas du même sentiment que son frère le prévôt. Ceux qui tenaient à l'ancien système désiraient un homme d'expérience et de tête pour contenir cette grande paroisse et lui conserver l'honneur de la surveillance. Messieurs de Lens s'opposant à la translation de M. leur prieur Jean-Baptiste Lovey³⁴, la

²⁸ A l'endroit où s'élevait antérieurement une étable à moutons (faverge) munie de fortes murailles destinées à protéger l'hospice contre les avalanches, Luder fit édifier le bâtiment de quatre étages voûtés qu'on appelle l'hôpital Saint-Louis en souvenir de l'aide que les rois de France apportèrent à cette construction achevée en 1786. — L. Quaglia, *op. cit.*, p. 505.

²⁹ Joseph-Antoine Blatter, évêque de Sion de 1790 à 1807.

³⁰ Henri Terrettaz († 1832), procureur en 1784, vicaire à Liddes en 1805, aumônier du monastère de Collombey de 1806 à 1831 (*Armorial*, p. 256). — Joseph-Maurice de Courten (1750-1820), vicaire général de Sion en 1784, curé de Viège dès 1791 (Tamini et Délèze, *op. cit.*, p. 436).

³¹ Pierre-Maurice Guisolan, frère de l'évêque de Lausanne-Fribourg, premier procureur après la Séparation, prieur-doyen de Martigny de 1759 à sa mort en 1792 (L. Quaglia, *op. cit.*, p. 645). — Ballet en fait aussi l'éloge plus loin, p. 166.

³² Sans se manifester toutefois comme à Monthey en 1790.

³³ Etienne-François Claivaz (1759-1833), vicaire de Martigny en 1787, prieur claustral en 1791, curé d'Orsières en 1798 (Tamini et Délèze, *op. cit.*, p. 432).

³⁴ Jean-Baptiste Lovey (1752-1813), prieur de Lens dès 1790 (*Armorial*, p. 154).

nomination tomba sur M. Laurent-Joseph Murith. Les événements extraordinaires qui ont suivi ont prouvé qu'elle était à propos ; la surveillance lui fut continuée. La déportation des prêtres français, dont plusieurs se sont arrêtés à Martigny, le passage des armées françaises en 1798, en 1800, l'état de guerre où l'on a été jusqu'au mois de septembre 1802, demandaient un homme de sa capacité. Le Premier Consul Bonaparte l'honora en voulant qu'il l'accompagnât jusqu'au Saint-Bernard au mois de mai 1800³⁵. L'auditeur du nonce l'honora en l'établissant procureur du clergé régulier dans l'affaire de l'affranchissement des dîmes et fiefs³⁶ ; il était chargé de la rédaction dans les conférences des députés de tout le clergé du diocèse³⁷.

La force avec laquelle M. le prévôt saisissait les objets devait les lui rendre plus sensibles. Quelquefois, à des premières paroles, comme pour payer tribut à la nature, il répondait par un mouvement d'indignation ; l'on continuait et sa réflexion mettait tout à son assiette. L'on l'a vu blanchir de bonne heure ; serait-ce parce qu'il ne communiquait point ses peines, qu'il ne se plaignait jamais de ses maux ? Si l'on l'interrogeait, il répondait avec candeur, détestant la politique mondaine. Un autre que lui se serait enorgueilli de manger trois jours avec le Premier Consul et sa cour militaire, se serait enorgueilli des preuves distinguées de sa haute bienveillance qui parut surtout dans l'arrêté³⁸ des consuls portant que les hôpitaux du Mont-Cenis et du Simplon qu'on allait bâtir seraient régis par le prévôt de Saint-Bernard *ad instar* de son hospice. Tout flatteurs que fussent ces événements dans un temps où l'on supprimait tous les corps religieux dans toute l'étendue de la République française, il n'en parut pas touché ; depuis longtemps sa haute piété lui faisait envisager les événements comme amenés par la Providence.

Il fit le voyage du Simplon avec le préfet de Genève d'Eymar³⁹. Il s'aperçut que ce voyage avait considérablement affaibli sa santé. En effet, après son retour, sans la présence d'un religieux, tombant de faiblesse, passant du second au troisième étage, à Martigny, il se serait cassé la tête.

Cependant, l'an 1802, il monta à pied, à petites journées, à Saint-Bernard pour la dernière fois.

Dès le printemps 1803, il annonça à ses religieux à Martigny sa prochaine dissolution ; ceux qui ne le voyaient que de temps à autre s'en apercevaient sensiblement.

Sous le motif de voir passer à Ecône le R^{me} abbé de la Trappe, Dom Augustin de Lestranges⁴⁰, il y alla accompagné du prieur de Saint-Bernard,

³⁵ Lors du fameux passage sur lequel il est inutile de revenir ici.

³⁶ Discutée en diète dès 1803.

³⁷ Ce membre de phrase est rédigé différemment dans la première expédition : « Il était l'oracle dans les conférences des députés de tout le clergé du diocèse, chargé de la rédaction. »

³⁸ Du 21 février 1801.

³⁹ Ange-Marie d'Eymar (1747-1803), préfet du département du Léman dès le 2 mars 1800. — Ce voyage eut lieu quelques mois après le sénatus-consulte de 1801 ; le général Turreau (et non Furrau) avait invité le prévôt à se rendre au Simplon pour y arrêter l'emplacement du futur hospice (E.-P. Duc, *La Maison...*, p. 268, note 1).

⁴⁰ Dom Augustin de Lestranges (1754-1827), supérieur des trappistes de Sembrancher en 1798, qui, après avoir conduit ses religieux et ses religieuses jusqu'en Volhynie (Ukraine), revint en Valais, en 1803, pour fonder un nouvel établissement à Gêronde.

Jean-Baptiste Darbellay⁴¹, du curé de Sembrancher⁴², du procureur Terrettaz, de M. Eugène Gross⁴³, au mois de juillet. Peu de jours après, le 22 juillet, ses forces l'abandonnent ; des religieux bénéficiers lui faisant visite à raison de sa maladie, il les honora de sa présence au réfectoire pendant le dîner, mais on le voyait chanceler dans sa marche. Il n'en était pas ainsi de son âme dont la force, le calme et la paix se peignaient sur son visage. Il vit venir sa fin avec la confiance d'un patriarche ; toujours présent, il reçut tous les sacrements avec la plus grande édification. Enfin, ayant languï depuis le 22 juillet, il mourut le 11^e du mois d'août, à dix heures et demie de nuit. Son corps, dépouillé des parties intérieures, fut porté le lendemain pour être inhumé dans le caveau des religieux au Saint-Bernard. Les chirurgiens qui ont dépouillé son corps ont trouvé la cave de son cœur vide, cinq pierres à la vessie⁴⁴ ; cependant il se contentait de dire qu'il avait un peu mal aux reins. Les habitants de Martigny voulaient presque nous disputer son corps ; ils l'accompagnèrent jusqu'à la chapelle de Saint-Michel⁴⁵, répandant des larmes, témoignant la grande vénération dont ils avaient été pénétrés pour lui.

* * *

Il témoignait toujours un vrai plaisir à voir ses religieux ; il les affectionnait cordialement, les corrigeait en secret, n'employant de témoins que lorsque la loi le prescrivait. Étaient-ils injustement diffamés, il voulait que le procureur employât les ressources de la maison pour défendre leur honneur ; avec la tendresse du père de l'Enfant prodigue, il recevait ceux qui venaient se jeter à ses genoux ; rien ne l'a plus peiné dans sa vie que l'incorrigibilité, surtout que sa charité ne négligeait aucun moyen de ramener sa brebis.

Sans les grands événements qui ont bouleversé l'Europe, qui ont précipité dans le tombeau des personnes qui promettaient de plus longs jours, son règne de vingt-huit ans a été des plus heureux qu'aient eu les prévôts ses devanciers, ayant toujours assez de sujets et de sujets propres aux différents emplois, sans dissension, sans cabale ni intrigues.

Du côté des ressources, jamais le chef-lieu n'a été plus à son aise. Quand la maison avait quarante mille écus de rente, les prévôts commendataires, leurs vicaires généraux, leurs employés les consumaient ; quinze pauvres religieux qui chantaient les louanges de Dieu, qui exerçaient l'hospitalité en qui consistait tout le mérite de l'établissement, n'avaient que du bœuf salé et du pain de seigle pour nourriture. Après l'incendie de 1555, il ne fallut pas moins de cent quarante cinq ans pour remonter la maison sur le pied

⁴¹ Jean-Baptiste Darbellay (1760-1820), prieur claustral de 1798 à 1804 (*Armorial*, p. 74).

⁴² Jean-Joseph Ballet, l'auteur de la présente *Vie*.

⁴³ Le chanoine Eugène Gross, du Grand Saint-Bernard, plus de vingt ans quêteur au canton de Berne, qui fut, à Sembrancher, de 1805 à 1810, le vicaire de l'auteur (Tamini et Délèze, *op. cit.*, p. 202). Celui-ci fait son éloge plus loin, p. 165.

⁴⁴ La première expédition ajoute : « qui ont dû causer de violentes douleurs ».

⁴⁵ A Martigny-Bourg.

où elle était ⁴⁶. Avant l'avènement à la prévôté du R^{me} Louis-Antoine, M. Louis Boniface eut beau crier durant sa coadjutorerie, qui fut de 24 ans ⁴⁷, qu'il fallait des réparations au Saint-Bernard, on bâtit bien le vaste prieuré de Saint-Pierre Châtel-Argent, la grange de Saint-Oyen ⁴⁸, mais rien au chef-lieu ⁴⁹.

Outre la maison neuve à la Faverge ⁵⁰, en transportant le grenier contre l'église, on fit sur la grande salle un petit dortoir de cinq chambres : on partagea la grande salle qui resta suffisante pour y tenir chapitre ; on y fit la bibliothèque et la chambre de M. le prévôt, l'autre partie restant antichambre. On pratiqua à l'extrémité du corridor des lieux communs pour les personnes du cloître qui se trouve ainsi augmenté de six chambres. Dehors du cloître, on arrangea une petite chambre à cheminée pour les étrangers ; celle dite de l'horloge fut mieux ordonnée ; mais une réparation tant désirée par le célèbre Boniface sont les deux allées dessous et dessus qui éclairaient l'entrée de l'église et écartent pour toujours l'infection ⁵¹. M. le prévôt fut secondé et conseillé dans ces réparations par M. le prieur claustral Pierre-Joseph Rausis, qui lui a succédé 1803 ⁵². On meubla l'église, la maison et la bibliothèque, sans compter quelques réparations dans le premier étage.

Sauf deux ou trois bourdons, la ruche peuplée d'abeilles actives et économes eut pour fournir à ces dépenses. Entre les premières, je dois placer M. le chanoine Eugène Gross qui a fait, passé vingt ans, la collecte au canton de Berne, comme il était avant la Révolution, avec un zèle incomparable, et M. le clavandier Gaspard-Gabriel Dallèves qui n'a pas moins de temps exercé sa pénible charge ⁵³. Entre les secondes, quoique décédé auparavant, M. le prévôt Claude-Philippe Thévenot dont les ennemis publiaient la faillite, ne mérite pas moins un rang distingué par la riche dépouille qui s'est trouvée après sa mort. Depuis sa députation à Rome 1740 qu'il avait été nom-

⁴⁶ L'incendie qui éclata, à l'hospice, le 29 septembre 1555, vers midi, causa de gros dégâts aux bâtiments. Vingt ans après, les travaux de restauration ne sont pas encore achevés (L. Quaglia, *op. cit.*, pp. 224-227). — Pour l'histoire des bâtiments, voir aussi L. Blondel, *L'hospice du Grand Saint-Bernard, étude archéologique*, dans *Vallesia*, t. II, 1947, pp. 19-44.

⁴⁷ Louis Boniface (1664-1728), coadjuteur du prévôt Persod de 1699 à 1724 où il lui succède. Voir L. Quaglia, *op. cit.*, pp. 293-307, et du même auteur, *Les voyages de L. Boniface, coadjuteur du Grand Saint-Bernard, autour du Mont-Blanc (1695-1724)*, dans *Vallesia*, t. XIV, 1959, pp. 65-98.

⁴⁸ Le prieuré St-Jacquême de Châtel-Argent, à Saint-Pierre, en vallée d'Aoste, détruit par un incendie en 1676 et reconstruit par le prévôt Persod au début du XVIII^e siècle (L. Quaglia, *La Maison...*, pp. 296, 373-374). — La grange de Saint-Oyen avait été incendiée en 1591 (*ibidem*, p. 354).

⁴⁹ La première expédition ajoute : « et pour savoir quel était son ameublement, il faut lire M. Ballalu ». — Le chanoine Ballalu est l'auteur d'une description détaillée du monastère en 1709. Voir L. Quaglia, *La Maison...*, p. XIV.

⁵⁰ Voir plus haut, pp. 161-162 et note 28.

⁵¹ Ces réparations sont faites du consentement du chapitre du 20 août 1778. Pour le surplus, voir L. Quaglia, *La Maison...*, p. 505 et L. Blondel, *op. cit.*, pp. 36-44.

⁵² Pierre-Joseph Rausis (1752-1814), prieur claustral en 1778, curé de Liddes en 1791, prévôt en 1803 (L. Quaglia, *La Maison...*, p. 484 et note 11).

⁵³ Gaspard-Gabriel Dallèves (1759-1845), chanoine du Grand Saint-Bernard en 1784, envoyé dès le mois de juin 1802 au Simplon pour y exercer l'hospitalité ; il sera le premier supérieur du nouvel hospice de 1807 à 1821 (*ibidem*, pp. 557 et 563).

mé curé de Sembrancher, pour obtenir du pape Benoît XIV la séparation d'avec les sujets du roi de Sardaigne, il s'était livré à la politique dont il se servit pour obtenir et la protection et des subsides pour la maison, de la cour de France, qu'il obtint en effet. Outre plusieurs pensions accumulées, M. le prévôt Louis-Antoine trouva sa chapelle de prélat meublée, des appartements et des ameublements convenables à sa dignité. N'eût-il obtenu que le privilège de la crosse et de la mitre, si utile au pays et si honorable à la maison, il doit être immortel dans sa congrégation qui n'a malheureusement connu tout son attachement qu'après sa mort⁵⁴ ; et M. le prieur Pierre-Maurice Guisolan dont la dépouille a donné le moyen à M. le prévôt Luder de répandre plus de six cents écus entre les pauvres de la paroisse, sans les grands intérêts qu'il leur a relâchés. Si les pauvres et surtout les pauvres honteux avaient en lui une ressource assurée, ils n'eurent jamais à en rougir ; sa main gauche ignorait ce que faisait sa main droite. S'il édifia ses religieux par la régularité de sa conduite, étant toujours le premier aux exercices, passant ensuite au moins une heure en oraison avant le saint sacrifice de la messe qu'il n'omettait jamais sauf grave indisposition, ne sortant jamais ni en visite ni en promenade sans au moins un confrère, il n'édifia pas moins les habitants de Martigny par son assiduité aux offices de la paroisse, par ses visites au Saint-Sacrement une heure avant le souper, par son affabilité et sa complaisance à écouter les âmes affligées, les âmes scrupuleuses, par les soins qu'il donnait aux âmes qui aspiraient à une plus haute perfection ; étant connu pour un homme d'oraison, on s'adressait à lui pour en apprendre la pratique.

Il excellait dans l'art d'écrire les lettres. Ses discours, dont on devrait faire le recueil, tenaient plus de la manière de Bourdaloue que de celle de Massillon ; il voulait convaincre l'esprit pour gagner le cœur. L'ordre qu'il mettait dans ses affaires était, selon les ascétiques, une marque de l'ordre qui régnait dans son intérieur. Il aimait tendrement ses parents, mais il se faisait scrupule de leur faire une honnêteté, une reconnaissance qu'il eût librement faite à un autre, tant il était éloigné de leur vouloir faire du bien aux dépens de la maison. De l'avis de quelques confrères⁵⁵, il consentit que la maison prît quelque intérêt à l'exploitation de la mine de plomb et d'argent, à l'Isle-Bernard ; les espérances étaient probables, mais lorsque la galerie du rez-terre fut à la perpendiculaire de la galerie dessus, le filon manqua et on désista. Les bâtiments faits à cette occasion ont servi deux ans aux pères de la Trappe ; c'est dans le bâtiment dessus que le R^{me} abbé Dom Augustin a établi la première communauté de religieuses de son ordre⁵⁶ ; c'est là qu'il a reçu les premières professions, qu'il a eu au noviciat Son Altesse la princesse Louise-Adélaïde de Condé, abbesse de Remirement avant la Révolution de ce pays, et plusieurs autres⁵⁷.

⁵⁴ Voir un éloge concordant dans L. Quaglia, *La Maison...*, pp. 479-482 ; sur la mission de Thévenot à Rome en 1740, *ibidem*, p. 444.

⁵⁵ La première expédition ajoute : « de l'avis de quelques anciens ».

⁵⁶ Adjunction marginale dans la première expédition : « 1796, 1797, jusqu'à la fin de février 1798 ».

⁵⁷ Le frère lui-même du prévôt était intéressé à l'exploitation de la mine. Pour le reste, voir A. Chappaz, *Les trappistes en Valais*, dans *Revue de la Suisse catholique*, 1893,

Sans négliger l'honnête décence qui convenait à sa dignité, Louis-Antoine était ennemi du faste et de toute superfluité. D'une profonde humilité, il fut bien éloigné de chercher des prôneurs ; son mérite fut son panégyriste. Estimé des grands comme des petits, il paraissait insensible aux témoignages qu'on lui en donnait ; la louange et la flatterie l'offensaient. La réputation de sa haute vertu et du bon ordre qu'il maintenait dans sa congrégation n'a pas moins contribué que l'utilité de l'établissement qu'il présidait, à le sauver du naufrage commun. Le gouvernement suisse lui avait donné des marques distinguées de protection avant que l'immortel Bonaparte eût mis le sceau à la sienne en lui confiant le corps du général Desaix dont le courage avait tant contribué à sa victoire de Marengo. Ce corps fut amené et placé 1805 par le maréchal Berthier, ensuite prince de Neuchâtel. Les marbres du mausolée ont été placés 1806⁵⁸.

Qu'il serait à souhaiter que ces matériaux écrits par un contemporain, témoin pour ainsi dire oculaire depuis le commencement jusqu'à la fin, tombent entre les mains d'un Marsollier⁵⁹, écrivain de vies de saints, qui en ferait pour la consolation et pour l'édification des religieux de la maison un modèle domestique de sainteté. L'on ne croit pas trop dire en disant de « saint ». Car celui qui donne des marques dès sa jeunesse d'être choisi *in sortem Domini* par une pureté angélique, par une force peu commune à suivre la voix du Seigneur, par une prudence qui surpasse son âge, dans un temps où il restait quelque légère trace de division ; qui, appelé à la première place, renonce à l'usage du vin et aime à mortifier ses sens par les aliments les plus grossiers et les plus communs ; qui contrarie en tout les passions ; qui n'a aucune indulgence pour lui-même quand il est question de remplir ses devoirs de religieux ; qui aime mieux être accusé de trop de douceur comme saint François d'Assise, que d'employer une rigueur qui, toute bien placée qu'elle eût pu être, aurait occasionné quelque scandale ; dont la charité était inépuisable, se reposant sur la divine Providence qui en effet semblait augmenter les ressources à proportion qu'elles se répandaient sur les pauvres ; d'une éminente piété connue de tout le monde qui l'unissait à Dieu, pour en recevoir tous les événements avec la plus parfaite résignation, n'est-il pas un saint ?

Nous ne connaissons pas la vie des premiers successeurs de saint Bernard⁶⁰, mais l'on peut dire que celui dont nous essayons d'écrire la vie en a été l'un des plus dignes, et l'un des plus grands prévôts qui aient gouverné la maison dont la mémoire doit lui être à jamais précieuse.

pp. 1-9, 91-106, 286-296, 339-346, et P. Grellet, *Louise de Bourbon-Condé, princesse française et trappistine en Valais*, dans *Ann. val.*, 1949, pp. 77-92.

⁵⁸ L. Quaglia (*La Maison...*, p. 482) reproduit mot à mot le texte de Ballet relatif aux « marques distinguées de protection » que le gouvernement helvétique accorda au prévôt Luder, toutefois sans donner d'autres précisions... Sur le mausolée de Desaix, sculpté par J.-G. Moitte, voir *ibidem*, pp. 503-504.

⁵⁹ Jacques Marsollier (1647-1724), historien et hagiographe français, auteur, en particulier, d'une vie de saint François de Sales (1700).

⁶⁰ Saint Bernard de Mont-Joux, le fondateur de l'hospice. Voir notre ouvrage *Saint Bernard et les origines de l'hospice du Mont-Joux (Grand Saint-Bernard)*, St-Maurice, 1942, 160 p.

M. le châtelain et M^{me} la châtelaine Luder⁶¹ qui marchent si bien sur les traces de piété de leur cher oncle⁶² sont priés par le soussigné d'agréer cet hommage de sa considération distinguée.

11^e décembre 1806

J.-J. Ballet, CR, curé de Sembrancher.

⁶¹ Voir en Annexe la parenté du prévôt Luder.

⁶² Dans l'original, les mots *qui marchent si bien sur les traces de piété de leur...* ont été caviardés, sans doute par les intéressés eux-mêmes.

Annexe

PARENTÉ DU PRÉVÔT LUDER

Etablie d'après les notes manuscrites de M. le chanoine Alfred Pellouchoud (Sion, Archives cantonales) complétées avec l'*Armorial valaisan*.

Sigles : * naissance
 oo mariage
 † décès

- I **Pierre**, * 1677, fils de Louis et de Françoise, son épouse
oo à Sembrancher 1700, Marie-Barbe Voutaz, * 1676, fille d'Antoine et
de Stéphanie, son épouse.

Enfants :

1. Anne-Marie, * 1702.
2. Marie-Pétronille, * 1704, † 1741, oo Contard.
3. Etienne-François qui suit.
4. Pierre-Joseph, * 1711.
5. François-Melchior, * 1717.

- II **Etienne-François**, * 1708, † 1765 (1).

I° oo Marie-Ursule Addy, * 1709, † 1746, fille de Pierre-Nicolas et
d'Ursule Joris, à Orsières.

Enfants :

1. François-Laurent, * 1731.
2. Pierre-François-Bruno qui suit.
3. Marie-Ursule, * 1735, † 1783, oo 1755 Etienne-Joseph Claivaz (1726-1792), qui ont pour fils (2°) Etienne-François-Michel (1759-1833).
4. Etienne-François, * 1738, † 1740.
5. Marie-Pétronille, * 1740, † 1780, oo Ribordy-Morand.
6. Louis-Antoine, * 1743, † 1804, prévôt.
7. Jean-Joseph, * 1745.
8. Jean-Pierre, * 1746.

II° oo à Sembrancher, 1748, Marie-Christine Joris, † 1761.

III° oo à Sembrancher, 1764, Marie-Marguerite Claivaz, † 1793.

¹ Nous avons relevé trois dates différentes pour le décès d'Etienne-François ; 1765 est la date donnée dans l'expédition conservée à l'hospice (voir Introduction, note 3) et confirmée par le registre de paroisse.

III Pierre-François-Bruno, * 1733, † 1804.

Notaire 1765, châtelain et banneret, reçoit en 1796, dans sa ferme de l'Isle-Bernard, les trappistes exilés de France.

oo à Orsières, 1757, Jeanne-Marie-Ursule Joris, * 1722, † 1792, fille de Jean-Maurice et de Marie-Josèphe Tornay.

Enfants :

1. *Jeanne-Catherine*, * 1760, † 1791, oo Bastian.

2. *Jacques-François-Joseph-Bruno*, * 1763, † 1830.

Agent recenseur de Sembrancher 1798, suppléant de la Chambre administrative 1798, vice-président du dizain 1802-1810, 1823-1827, maire de Sembrancher 1812, grand châtelain du district 1814-1816. oo 1792, Marie-Marguerite Delasoie, * 1772, † 1844, fille de Jean-Joseph (1731-1798) et de Marie-Marguerite Dallèves (1741-1811).